

## **Dommmages collatéraux**

*1<sup>er</sup> juin 2006*

C'est sans ciller qu'il y a quinze jours, le samedi soir, les présentateurs de télévision ont annoncé «une nouvelle attaque ciblée à Gaza». C'est sans ciller que le commandant de l'armée de l'air, le général Éliézer Shkedi, a annoncé avec une désinvolture effarante qu'il restait encore à vérifier de quoi exactement étaient mortes les Amman au cours de cette attaque ciblée. Qu'est-ce que ce général a voulu dire exactement? Que ce n'est pas la roquette de l'un de ses pilotes qui a fauché ces vies? Une météorite peut-être?

C'est sans ciller que le pilote, choisi parmi l'élite de l'armée de l'air, a appuyé sur le bouton et lancé une roquette meurtrière sur une rue noire de monde au cœur de la ville de Gaza, un samedi après-midi. Cette roquette, destinée à un certain Mouhamad Dahdouh, membre du Djihad islamique, a tué du même coup presque toute une famille: la grand-mère, la mère et son fils, et a grièvement blessé deux autres de ses membres, un adulte et une petite fille de trois ans et demi.

## *Dommmages collatéraux*

Hamdi Amman, lui, a les traits tirés et les yeux rouges. Malgré ses efforts, il n'arrive pas à retenir ses larmes. Il a 28 ans. Il boite à cause des éclats de roquette incrustés dans sa jambe. Il vient de perdre son fils Mouhnad, 7 ans, sa femme Neyima, 27 ans, et Hanan, sa mère, 46 ans. Maria, sa fille, est en réanimation au service pédiatrique de l'hôpital Sheba à Tel-Hashomer, entièrement paralysée et sous respirateur. «Je n'ai pas de haine pour les Israéliens», dit cet homme jeune qui a grandi dans le quartier du marché Hacarmel à Tel-Aviv et dont la famille vient d'être décimée par Israël, «mais s'il vous plaît, jugez le pilote».

Les mots sont dérisoires chez les Amman qui nous reçoivent dans leur maison du quartier Tel Al-Hawa de Gaza. Le silence pesant n'est interrompu que par les pleurs de Hamdi; ses larmes coulent sur le sol en terre battue de l'entrée. Il serre contre lui son plus jeune fils, Mouaman, 2 ans, rescapé de l'enfer, mais dont le petit dos a lui aussi reçu des éclats. L'enfant pleure et réclame sa mère disparue. Loin de là, à Tel-Hashomer<sup>1</sup>, sa sœur Maria se bat entre la vie et la mort. Son père n'a pas été autorisé à rester à ses côtés. Quant à son oncle Nahad, il est à l'hôpital Ichilov, à Tel-Aviv, dans le coma et paralysé, lui aussi à cause de cette attaque.

La première petite virée en famille dans la Mitsubishi Lancer achetée d'occasion deux heures plus tôt – avec huit personnes à bord, cinq adultes

*Gaza*

et trois enfants – s’est terminée par une « attaque ciblée » ; si bien ciblée qu’elle a fauché toute la famille. Juste avant l’impact, Maria sautait sur les genoux de sa mère, à l’arrière de la voiture. L’instant d’après, elle gisait, entre la vie et la mort, à côté du cadavre de sa mère, entourée des corps ensanglantés des autres membres de la famille.

L’armée de l’air vérifie ce qui s’est passé.

Qu’y a-t-il donc à vérifier ? C’est tout vu. Voilà ce qui arrive lorsqu’un pilote lance un missile « intelligent » sur une rue bondée. Voilà ce qui arrive quand on liquide les gens par attaque aérienne. La cible n’était même pas une « bombe à retardement »<sup>2</sup> – plus personne ne fait référence à ça – mais un « recherché », un simple militant du Djihad qui allait à l’hôpital rendre visite à sa femme qui venait d’accoucher. Deux de ses frères ont déjà été assassinés par Tsahal.

La Mitsubishi blanche roulait à côté de la camionnette du « recherché ». Le pilote ne l’a-t-il donc pas vue ? L’a-t-il vue mais n’a-t-il pas réalisé ? L’a-t-il vue, a-t-il réalisé, mais décidé de passer outre ? Ou bien était-ce encore un de ces pilotes automatiques ? A-t-il au moins réalisé après coup ce qu’il a fait ? A-t-il eu des regrets ? Il n’y avait pas de « bombe à retardement ». Il ne s’agissait que d’une simple sortie en famille qui s’est achevée brutalement par une catastrophe qui n’a évidemment ému personne en Israël. « Un attentat », dit Hamdi

*Dommages collatéraux*

dans son hébreu appris sur les marchés. Un crime de guerre de plus, pourrait-on et devrait-on dire pour être exact.

Ils venaient d’acheter la Mitsubishi blanche au marché des voitures d’occasion de Gaza pour 7000 dinars jordaniens, soit près de 45000 shekels<sup>3</sup> israéliens. Plus tôt dans la matinée, ils avaient ajouté un étage à la pauvre bicoque qui abrite la famille, afin d’offrir un logement à Neyima, Hamdi, et leurs trois jeunes enfants. Ils avaient entendu le bourdonnement du drone qui avait tournoyé au-dessus de Gaza pendant des heures. L’après-midi, la grand-mère Hanan a proposé d’aller tous ensemble rendre visite à sa fille qui habite le quartier Jarjash. Ils se sont tous entassés dans la nouvelle voiture. L’oncle Nahad a pris le volant, le cousin Imad s’est assis à côté de lui ; Hamdi, Neyima, Hanan et les trois jeunes enfants ont pris place à l’arrière. Ils roulaient doucement dans la rue Sanayia, la zone industrielle de Gaza. Maria sautait de joie, tout le monde était content dans la voiture, jusqu’à ce que le ciel leur tombe sur la tête.

Ils ont senti un grand choc sur le côté gauche de la voiture juste au moment où la camionnette Magnum les dépassait. Il y a eu un bruit terrible, suivi, comme toujours lors d’un attentat, d’un silence encore plus terrifiant. Imad est revenu à lui le premier, il a aussitôt saisi le volant et arrêté la voiture. Nahad, le chauffeur, était blessé et sans

*Gaza*

connaissance. Imad est sorti de la voiture le premier, suivi de Hamdi. Celui-ci était en état de choc, raconte Hamdi. Il errait dans la rue en boitant et en murmurant : « Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ? »

Sur le siège arrière, c'était l'horreur : Neyima était morte, tout comme le petit Mouhnad et Hanan la grand-mère. Maria avait l'air sans vie elle aussi, mais elle avait seulement perdu connaissance. Du sang coulait de son cou. Elle et son oncle Nahad étaient grièvement blessés à la colonne vertébrale. Le petit Mouaman a été sorti de la voiture avec un éclat de roquette dans le dos. Juste à côté, la Magnum était en feu, le « recherché » Dahdouh tué sur le coup à l'intérieur.

Cette semaine, lorsque nous sommes venus sur les lieux du drame, nous avons vu de jeunes enfants vendre des *djoums* – les fruits du sycomore, dans des seaux. Nous avons vu aussi la maison du ministre palestinien des Affaires étrangères, Mahmoud Al-Zahar, située à quelques dizaines de mètres de la scène du massacre.

Deux jours plus tard, on a transféré Maria à l'hôpital Sheba, mais on a empêché son père de la suivre. Le frère de son grand-père a été la seule personne autorisée à accompagner la petite fille blessée pour la réconforter. Le lendemain, on a transféré Nahad à l'hôpital Ichilov, à Tel-Aviv. Son frère, Mahar, qui habite Jaffa, est auprès de lui. Au

*Dommages collatéraux*

début de la semaine, il était déjà question de les ramener tous les deux à Gaza. Il n'y a pas grand-chose à faire pour eux. Ils vont rester paralysés pour le restant de leur vie. Selon Anat Dolev, le porte-parole de Sheba, « la petite fille souffre d'une grave lésion des cervicales. Elle est totalement paralysée et sous respiration artificielle, mais consciente. Dans quelques jours, on la ramènera à Gaza. »

Hamdi, Imad, et le petit Mouaman ont tous été blessés par des éclats de roquette qui sont encore fichés dans leur corps : les jambes, la poitrine, le dos et le cou. Hamdi boite et a une profonde blessure au pied. Les autres membres de la famille ont été enterrés ensemble au cimetière de Saajiyeh. Imad a travaillé trente ans dans le bâtiment pour l'entrepreneur israélien Yaacov Barazani. Hamdi a grandi au marché Hacarmel de Tel-Aviv où il était portefaix. « Nous n'avons jamais été ni du Fatah, ni du Hamas. Tout ce qu'on demandait, c'était de pouvoir gagner de quoi nourrir notre famille », nous dit Imad.

Dix jours après l'opération militaire, Tsahal se demande encore si elle a fait des victimes civiles : « Le samedi 20 mai, Tsahal a attaqué par air le véhicule dans lequel roulait Mouhamad Dahdouh, un membre important du Djihad islamique, impliqué dans des tirs de longue portée<sup>4</sup> et d'autres actes de terrorisme contre Israël. Tsahal poursuit son enquête afin de vérifier la véracité d'un rapport

*Gaza*

selon lequel trois Palestiniens auraient été tués au cours de l'attaque du véhicule de Dahdouh. Tsahal déplore toute atteinte à des civils non impliqués au cours de l'opération. Au cas où des Palestiniens auraient effectivement été tués par des tirs de Tsahal, leurs auteurs en tireraient les enseignements appropriés afin de continuer à prévenir tout risque de porter atteinte à des personnes non impliquées au cours d'autres opérations similaires. »

L'atmosphère est pesante. Depuis la catastrophe, Hamdi n'a rien avalé. Il pleure et fume cigarette sur cigarette. C'est un bel homme, plein de dignité. Il nous demande de lui traduire le document reçu par fax de l'hôpital Sheba – une demande d'autorisation d'opérer Maria. Il faut lui faire une laryngotomie pour qu'elle puisse respirer. Mouaman pleure toutes les nuits en réclamant sa mère. Il est encore sous le choc et souffre du petit éclat de roquette fiché dans son dos. Hamdi voudrait qu'on l'emmène lui aussi se faire soigner en Israël, mais qui l'écoute ? De temps à autre, son regard s'arrête sur la photo souvenir de Mouhnad, et les larmes le submergent. « C'était un enfant, qu'a-t-il fait de mal ? » Mouhnad est tout beau et endimanché sur les photos de famille, tout comme sa sœur Maria, une jolie petite fille coiffée avec des anglaises, un sac rouge à la main, en chemise rouge et pantalon blanc.

*Dommages collatéraux*

Hamdi dit que Mouaman reconnaît déjà les nouvelles tombes au cimetière. Il sait très bien lesquelles sont celles de sa mère, de son frère, et de sa grand-mère. Ce samedi-là, avant qu'ils ne montent tous en voiture, Mouhnad était rentré de l'école – il était en CP – en annonçant à son père qu'il avait réussi sa première interrogation. En guise de récompense, il avait demandé une petite voiture. Son père lui avait promis de la lui acheter s'il réussissait aussi la deuxième interrogation qui devait avoir lieu le lendemain.

1. En Israël.

2. Il fut un temps où, en Israël, on considérait que seules étaient légitimes les attaques ciblées qui visaient « une bombe à retardement », c'est-à-dire un terroriste

qui selon des informations du Shabak était sur le point de commettre un attentat.

3. 1 shekel = 0,18 euro.

4. Comme les tirs de roquettes Qassam sur Sdérot depuis Gaza.